

Surprise de la rencontre avec l'autre : écouter et être écouté

Giovanni Lo Castro

APRÈS de nombreuses années d'enseignement à l'université, comme l'exigeait ma tâche, mais non sans transgressions, je me suis retrouvé à me positionner d'une nouvelle manière : celle de celui qui anime un groupe de psychodrame freudien composé d'étudiants et de collègues.

Ce n'est qu'*après coup* que je me suis rendu compte que je retraçais, à partir d'une position inversée, ce que j'avais vécu il y a de nombreuses années, lorsque la curiosité qui m'animait était également soutenue par la force de l'âge.

À l'université de Padoue, je n'avais pas rencontré Lacan, c'étaient encore les années de son dernier enseignement, de ses derniers séminaires, et sa pensée en Italie faisait ses premiers pas grâce au psychodrame de Paul et Gennie Lemoine. Le hasard, ou peut-être la Tukkè, comme cela se passe aujourd'hui avec nos jeunes, m'a fait entrer dans l'expérience du psychodrame, avant même que j'en connaisse la théorie.

Les nombreuses années de participation au groupe de Tonelli et Roseo, à Modène, mais aussi à Pesaro et à Bologne, ont été accompagnées par les rencontres à l'hôtel Porta Rossa de Florence, avec Paul et Gennie Lemoine. Je n'ai pas manqué de les suivre dans leurs pérégrinations à travers l'Italie, partout où je l'ai pu. À Palerme, avec Nino Caruselli et à Bari, avec Renzo Catalano et Marisa Davì, si je me souviens bien de leurs noms. Mais aussi à Rome, je me souviens d'Ottavio Rosati, un collègue qui suivait alors une voie différente de celle d'Elena Croce et de Luisa Mele; et encore Renato Gerbaudo et beaucoup d'autres, à Florence, à Gênes; je ne me suis pas privé, dans ces années-là, de suivre la voie

des Lemoine, où il m'était possible de les rejoindre, pour participer aux séminaires et aux groupes qu'ils animaient.

Peut-être que ce n'est plus l'époque que nous avons vécue, nous, la première génération de psy, luttant pour l'invention de nouvelles formes d'écoute de la souffrance psychique. Peut-être les nouvelles générations sont-elles moins bien équipées pour faire acte de confiance et parier sur l'inconnu. Par « inconnu », j'entends les connaissances qui n'arrivent pas par la voie universitaire, mais mon expérience d'aujourd'hui est positive. Je dis bien : très positive, car ce que j'observe, c'est la disponibilité de nos étudiants à se laisser surprendre.

Une expérience hebdomadaire qui dure maintenant depuis plus d'un an m'a permis, et permet à ceux qui y participent, d'expérimenter à chaque fois la surprise que le dispositif du psychodrame produit chez ceux qui en ont une longue expérience, comme chez ceux qui le rencontrent pour la première fois. La surprise se lit immédiatement sur les visages des participants et prend la forme précise d'une question : *est-il possible qu'ici on puisse dire, à soi-même et aux autres, des choses aussi privées et intimes?*

Les participants sont invités à participer au groupe de psychodrame freudien, invités et non forcés. Ceux qui acceptent viennent motivés, en premier lieu, par une curiosité compréhensible. Ils ne savent pas de quoi il s'agit, ni ce qui va se passer. Cependant, une fois entrés dans le groupe, ils y restent. Ils se rendent vite compte que s'ils y restent, c'est parce qu'ils ont développé une passion particulière pour le savoir et pour les possibilités de parole qui s'offrent ici.

Ils rencontrent ainsi un renversement radical de la position d'écoute et de parole qui produit des effets de dévoilement. Le groupe devient alors rapidement un lieu convoité et attendu. L'effet perturbateur de la rencontre avec les questions de l'autre, dans une société qui indique la possibilité d'une existence sans l'autre, ne pousse pas à fuir, mais nourrit le désir de rester et de revenir dans le groupe. L'idée de voir quelqu'un parler de soi sans filtre apparaît si novatrice et étrange qu'elle produit des positions d'écoute incrédule, presque toujours suivies du désir de dire sa propre question.

Un processus d'hystérisation s'installe. Le discours de l'Université cède progressivement la place au discours du Maître : « *je vous dis ce qu'il faut faire pour être bien* », ceux qui parlent avec cette certitude ne manquent pas, mais l'intervention de l'animateur ne manque pas à son tour de déconstruire cette certitude. Quelque chose hystérise. Il est possible d'observer l'hystérisation de l'étudiant, celle qui a fait créer à Lacan un néologisme de plus : *l'isterudente*, (*isterico* et *studente*), émerge en très peu de temps du sujet habité par la motivation d'être psychologue pour le savoir supposé qu'on lui attribue. L'aspiration à utiliser le savoir universitaire pour rendre compte du dire, le sien propre et celui de l'autre, émerge

chez certains dès la première séance, pour être remplacée, à la surprise générale, par l'invitation à parler de soi, plutôt que de ce que l'on suppose savoir de l'autre.

Nos jeunes sont habitués à se déshabiller en public, à poster sur les réseaux sociaux leurs interrogations, leurs modes de jouissance, y compris les sources et les formes de souffrance. Mais poster n'est pas montrer : le corps manque, et les images exposées sont choisies et construites pour masquer le réel du corps. Dans le psychodrame freudien, en séance, on *ne s'affiche pas, on occupe une place.*

On ne se montre pas, on se met en jeu et on est invité ou appelé à se mettre en jeu, avec le corps. Mais il ne s'agit pas du *corps social*, mais du corps parlant, celui qui sert de support au signifiant, mis à disposition, à la demande, pour les usages que le dire de l'autre veut en faire.

On voit bien le passage de l'étonnement de l'écoute de son propre dire et de celui des autres, à la prise en charge de sa propre question.

On part des effets de surprise et de la fascination de l'imaginaire pour arriver à assumer quelque chose de sa propre subjectivité et de son propre fantasme. Ce sont là quelques-unes des leçons que je tire d'une longue pratique avec des groupes de jeunes et de moins jeunes, subjectivement impliqués dans des groupes de psychodrame freudien.

Un trait particulier de ceux qui participent à ces groupes est l'absence de demande initiale. Il n'y a pas de malaise énoncé. Il n'est pas exigé une demande subjective de traitement, ni un désir de connaître le psychodrame. Ils rejoignent le groupe seulement en vertu d'une rencontre occasionnelle. La liberté totale de participer devient une force motrice. En revanche, le groupe, une fois qu'on y est entré, est un moment attendu et demandé.

Son action est subversive par rapport au savoir universitaire. La norme qui consiste à «jouer au psychologue» avec les autres, à se considérer comme détenteur d'un savoir utile aux autres, à leur expliquer éventuellement pourquoi ils ont fait telle chose plutôt que telle autre, rencontre dans le groupe l'invitation douce mais ferme de l'animateur à parler plutôt de soi, de ce qui a résonné en chacun.

D'une certaine manière, cette opération, la rencontre avec des personnes qui se forment pour aider les autres, fait écho à la raison fortuite qui a amené les Lemoine en Italie dans les années 70, pour former des intervenants dans le monde de la psychiatrie, et me ramène aussi à ma rencontre fortuite avec le psychodrame en 1973, alors que j'étais étudiant en psychologie à l'université de Padoue. J'étais moi aussi un jeune homme en formation en psychologie, avec les ambitions de tout un chacun à cet âge. J'avais étudié Moreno et Freud, mais je ne savais rien du psychodrame freudien. J'avais un grand désir de découvrir et d'apprendre. C'est pourquoi j'ai parcouru l'Italie avec mon petit sac à dos et ma pleine volonté de payer le prix que l'on me demandait, dans les limites de mes possibilités.

Je me souviens encore du jour où j'ai demandé à Giorgio Tonelli quelle était l'orientation de notre groupe et qu'il m'a répondu : lacanienne. Huit ans plus tard, nous étions à un week-end de groupe à Bologne, c'était en 1981, Giorgio Tonelli, qui venait de recevoir un coup de téléphone de Paris, nous a annoncé que Lacan avait quitté ce monde.

Dans le groupe, ce qui saisit toujours nos participants, c'est le pouvoir de la parole, en particulier les effets de sa circulation, de la mise au travail des signifiants, de l'évocation de leur existence en chacun. Il n'y a pas de séance où quelqu'un n'apporte pas un aspect, un passage, un événement de son histoire. Il est souvent évident que derrière le récit, il y a une semaine d'attente, voire plus, qui témoigne de la nécessité de s'impliquer. Énoncer sa propre question, se soumettre à l'écoute et au regard du groupe, c'est souvent vouloir prendre une nouvelle place dans sa propre histoire. Ce dernier aspect est périodiquement attesté par ceux qui reviennent dans le groupe pour raconter les changements intervenus et apporter de nouvelles questions.

Un aspect novateur, qui, je crois, fait maintenant partie de l'expérience de tous nos groupes, est la mise en jeu du corps. Nos patients, qui habitent un monde dont la note dominante est l'imaginaire du virtuel, font l'expérience d'un corps qui devient un support réel dans le jeu dans la relation à l'autre, par la voie du symbolique. Le psychodrame freudien répond ainsi à des questions qui traversent la contemporanéité occidentale.

Laisser voir son propre corps aux autres alors que l'on est aux prises avec ses propres problématiques symptomatiques ouvre la voie à un nouvel événement : on peut accepter le risque de ne pas avoir un *like* dans l'exposition de soi en position d'idéal, et une identification à partir du *Kakò*n de l'autre est possible. Ce qui est expérimenté est l'inverse du social.

Le groupe fait une place à l'inverse du quotidien. Il est finalement possible de dire, et plus encore de mettre en scène, que l'on a besoin de l'autre : que la solution du « *je me définis par moi-même* » ne correspond pas à la vérité de son désir. Une passion particulière émerge pour se mettre en scène avec ses propres limites, avec ses propres souffrances et non plus avec une image de soi manipulée par les outils de la technologie au service de l'imaginaire.

L'expérience de libération qui suit le « *enfin je peux dire ce qui m'angoisse* », se fait sous le regard du groupe. Chacun à son rythme et dans son style, un par un, luttant contre l'envie de s'identifier, du « *moi aussi comme toi* », du « *nous sommes tous pareils* », les participants au groupe font l'expérience de la puissance et de la valeur de l'écoute et du fait d'être écouté.

Le filtre de la formation universitaire tombe, se dissout pour permettre aux participants de dire pourquoi ils ont choisi la voie de la psychologie. La rencontre avec leur propre histoire fait émerger le fantasme qui guide leur engagement quotidien. Le « *je sens que je dois aider les autres à aller bien* »

se révèle être l'inverse «*j'aimerais tant que quelqu'un m'aide*». Le groupe autorise et facilite ce changement de position subjective.

Beaucoup révèlent qu'ils ont déjà suivi une psychothérapie individuelle, d'autres qu'ils ont à porter le poids des conflits parentaux, d'autres encore que leur destin est lourdement marqué par la prise en charge d'affaires qui ne sont pas les leurs! Dans le groupe, comme dans une poupée Matriochka, la parole de l'un ouvre la voie à la parole de l'autre, et ainsi de suite. De surprise en surprise, la parole fait circuler les signifiants et, tel un furet, tire le non-dit et l'indicible de sa tanière.

Les participants sont captivés par la possibilité de mettre en scène des éléments de la réalité et par la possibilité de faire émerger de cette mise en scène la question inconsciente sous-jacente.

La possibilité d'ouvrir une autre vision de soi et de son histoire a également ouvert pour certains d'entre eux, la voie à une nouvelle façon de se penser en tant que psychologue et psychothérapeute, et a fait naître chez eux un fort désir pour le psychodrame freudien de la SEPT.